



Journal des anthropologues

Association française des anthropologues

120-121 | 2010

Les cultures sportives au regard de la globalisation

Cultures rugbystiques et cultures tauromachiques :deux mondialisations partielles

Rugby Cultures and Bullfighting Cultures: Two Partial Globalisations

Jean-Pierre Augustin et Jean-Baptiste Maudet



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/jda/4217>

DOI : 10.4000/jda.4217

ISSN : 2114-2203

Éditeur

Association française des anthropologues

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2010

ISSN : 1156-0428

Référence électronique

Jean-Pierre Augustin et Jean-Baptiste Maudet, « Cultures rugbystiques et cultures tauromachiques :deux mondialisations partielles », *Journal des anthropologues* [En ligne], 120-121 | 2010, mis en ligne le 17 juillet 2014, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/jda/4217> ; DOI : 10.4000/jda.4217

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Journal des anthropologues

Cultures rugbystiques et cultures tauromachiques :deux mondialisations partielles

Rugby Cultures and Bullfighting Cultures: Two Partial Globalisations

Jean-Pierre Augustin et Jean-Baptiste Maudet

- 1 À travers les cultures du rugby et de la corrida, qui connaissent deux formes de mondialisation partielle, est posée la question des processus et des effets territoriaux variables de la mondialisation. Pourquoi les cultures rugbystiques et tauromachiques n'ont-elles pas conquis l'ensemble de la planète à l'instar de certains sports et de certains loisirs tels que le football, le tennis, l'équitation ? Cela tient-il aux caractéristiques intrinsèques des jeux ? Cela tient-il à l'époque historique de leur diffusion une fois leur codification et leur capacité d'exportation acquises ? Ou bien cela tient-il aux spécificités territoriales et culturelles des foyers émetteurs et des terres réceptrices de l'innovation ? Il n'y a en réalité aucun suspense, il s'agit bien de la combinaison de ces trois paramètres : la qualité, le temps et l'espace. En revanche, l'interrogation scientifique qui intéresse tout autant l'anthropologue que le géographe reste entière : comment s'est effectué le partage sportif du monde et comment interpréter les effets identitaires et territoriaux de cultures sportives en situation de mondialisation inachevée ?
- 2 Pour analyser sous cet angle les spécificités des cultures du rugby et de la corrida, il convient d'abord de rappeler comment s'est opéré le passage des jeux aux sports, ce processus de « sportisation » (Elias & Dunning, 1994) lié à la modernité, donnant naissance au système sportif et pour lequel les jeux de balles et les jeux taurins n'ont pas suivi le même parcours. Il faut ensuite rendre compte du caractère partiel de la mondialisation des cultures du rugby et de la corrida, respectivement portées par deux temps forts de globalisation occidentale : l'impérialisme ibérique et l'impérialisme britannique. Il faut enfin analyser en quoi la dimension partielle et sans doute inachevable de ces mondialisations leur attribue des caractères identitaires spécifiques qui finalement les distinguent d'autres cultures sportives et spectaculaires conquérantes du système monde.

Les cultures du rugby et de la corrida : une modernité sportive en question

Les codifications modernes : des jeux de balles au rugby, des jeux taurins à la corrida

- 3 La naissance du sport tel que nous le connaissons aujourd'hui donne lieu à un débat sur le passage des jeux traditionnels aux sports et sur la transformation profonde de leur signification sociale. Les lectures actuelles de l'apparition des sports valorisent le plus souvent une approche « discontinuiste » dans le sillage des travaux menés par Norbert Elias. Le sport en tant que fait social, à l'issue d'un processus de transformation des jeux traditionnels, serait quelque chose de nouveau, une invention de l'Angleterre du XVIII^e siècle qui procède d'un processus général de « civilisation des mœurs » et d'euphémisation de la violence (Elias, 1973). Les analyses de Norbert Elias ont inspiré de nombreux travaux anglo-saxons et en particulier ceux d'Eric Dunning (1979) qui différencie les caractéristiques des jeux et des sports, et ceux d'Allen Guttman (1978) qui explique les conditions du passage des jeux des sociétés archaïques aux sports actuels. Ces travaux s'inscrivent à rebours des conceptions essentialistes et évolutionnistes de la transformation des jeux en sports, comme celles développées notamment par Johan Huizinga (1951) ou par Roger Caillois (1967) qui insistent sur l'existence d'invariants historiques et anthropologiques. La valeur heuristique incontestable des analyses permettant d'apprécier l'innovation sociétale que constitue le système sportif n'est cependant pas sans conséquence sur la lecture historique des transformations. L'une des conséquences critiquables est de rendre nouveaux tous les éléments constitutifs du sport sous prétexte d'une nouvelle signification sociétale. C'est peut-être cette conception qui nourrit nombre de mythologies sportives exaltant la figure d'un père fondateur qui aurait créé tel ou tel sport. Le rugby et la corrida n'échappent pas à cette règle. Pourtant, le rugby n'a pas été inventé par William Webb Ellis au cours d'un match de folk « football » dans un collège anglais en 1823, lorsqu'en dépit des usages en vigueur il décida d'attraper le ballon à la main pour l'emmener dans l'autre camp. De même, la corrida n'a pas été inventée par Francisco Romero lors d'une corrida à Ronda au début du XVIII^e siècle, lorsque, alors simple auxiliaire de la noblesse à cheval, il est autorisé à tuer l'animal à pied avec une épée.
- 4 L'existence de nombreux jeux de balles en Europe est attestée depuis le Moyen Âge en France, en Écosse, en Irlande, en Angleterre, etc. La soule, le *knappam*, le *hurling*, le *folk football*... peuvent être considérés comme les jeux de balles desquels dérivent les rugbys et les footbals contemporains. Ils comportent à l'époque une grande part d'improvisations, des espaces de jeux de toute nature et de multiples variantes locales. Jeux violents, dangereux et désordonnés, ils opposent généralement les hommes de tout un village ou de tout un quartier qui s'affrontent entre eux ou à un autre village. Ces jeux sont interdits à plusieurs reprises, en Angleterre comme en France d'ailleurs, mais la ferveur populaire semble avoir réduit à néant les critiques dénonçant des activités inutiles et peu chrétiennes. Les formes encore indistinctes du rugby et du football préindustriels diffèrent à beaucoup d'égards de celles qui se décantent et s'organisent dans le cadre des *publics schools* de 1820 à 1870. À cette époque, les *publics schools* deviennent de véritables laboratoires d'invention des sports modernes conçus comme des moyens efficaces

d'édification et d'adoption des valeurs bourgeoises. Ce demi-siècle est celui d'une mutation au cours de laquelle la rivalité entre *les publics schools*, en particulier d'Eton et de Rugby, contribue à l'individualisation progressive du soccer et du rugby. À Rugby, pendant les années 1830 et 1840 est adoptée la possibilité de porter le ballon à la main, ce qu'il est interdit de faire à Eton. Par ailleurs, à Eton, les buts sont accordés lorsque le ballon passe en dessous de la barre transversale séparant les poteaux verticaux alors qu'il convient de le faire passer au-dessus à Rugby. En 1845, à Rugby, sont fixées pour la première fois des règles écrites, dans un texte intitulé *The Laws of Football as Played at Rugby School*, texte qui annonce un mouvement général de codification à Cambridge en 1848, à Eton en 1849, à Shrewsbury en 1855, à Westminster en 1860, à Charterhouse en 1862. Les rencontres suscitent un intérêt croissant, symbolisé par celles, sur les bords de la Tamise, des équipes d'Oxford et de Cambridge qui s'affrontent chaque année depuis 1836. L'idée d'opposer entre elles les équipes représentatives des collèges et des universités permet l'essor des jeux et provoque surtout l'unification des règles. Les débats s'ouvrent en 1863 et finissent d'entériner par l'intermédiaire d'un organisme fédérateur, la Football Association, les règles donnant naissance à un football se jouant exclusivement balle au pied et interdisant le *hacking* (les coups de pied donnés à l'adversaire pour le stopper ou s'emparer du ballon). Les continuateurs du football façon Rugby, insatisfaits de cette orientation, ne tardent pas à fédérer un front commun autour de leur sport, garanti par la Rugby Football Union créée en 1871.

- 5 En dépit des mythologies qui font remonter les pratiques tauromachiques au néolithique et qui n'hésitent pas à faire des jeux de l'antiquité les ancêtres directs de la corrida espagnole, les premières sources écrites attestant irréfutablement de l'existence de jeux taurins en Europe apparaissent à partir des XI^e et XII^e siècles. Dès le XV^e siècle, nous savons que coexistent en Espagne une tauromachie chevaleresque, dont l'âge d'or s'épuise au XVII^e siècle, et une tauromachie populaire à pied, pour laquelle les données sont plus disparates. Pendant longtemps, les historiens de la tauromachie ont considéré que la naissance de la corrida à pied ne s'expliquait que par un relais plébéen de la tauromachie à cheval aristocratique. Il semble, au contraire, que la tauromachie à pied ait suivi un développement largement autonome ayant donné naissance à la corrida moderne (Bennassar, 1993 ; Guillaume Alonso, 1994). La Basse Andalousie du XVIII^e siècle et en particulier Séville ont joué un rôle crucial dans cette histoire, tant du point de vue de la définition des techniques que du point de vue d'une conception d'ensemble du spectacle. Les auteurs du livre *Sevilla y la Fiesta de los Toros* (García-Baquero, Romero de Solís & Vázquez Parladé, 1980 : 82) affirment « qu'au cours des vingt années qui vont de 1730 à 1750, Séville assista dans son arène de la Maestranza au développement complet du processus d'invention des corridas modernes ». On retrouve à l'origine de cette évolution la convergence de deux facteurs favorables : l'existence d'un vivier d'hommes expérimentés dans le maniement du bétail issu des abattoirs sévillans et le privilège d'organiser des corridas à buts caritatifs accordé, en 1729, à la Real Maestranza de Caballería de Sevilla. Le surnom de celui qui passe pour avoir inventé la technique de mise à mort, dite du *volapié*, Juan Rodríguez « Costillares » (de *costillas* : côtelettes), fait clairement référence à la corporation professionnelle dont nombre de toreros sont alors issus. Malgré son rôle indéniable, Séville ne peut pas être considérée comme le seul laboratoire de codification de la corrida moderne, ni même peut-être le premier. Cadix pourrait prétendre à quelque antériorité, près d'un quart de siècle avant Séville, si l'on en juge par le nombre de toreros à pied du milieu du XVIII^e siècle qui en est issu et par le nombre de corridas organisées pour financer la construction des remparts (Boto-Arnau,

2006). Rappelons également que la Maestranza de Ronda bénéficie d'un privilège identique à celui de Séville en 1739, soit dix ans après, et jouit au milieu du siècle d'un grand prestige lié au renom de Francisco Romero. Hors de l'Andalousie, d'autres villes jouent un rôle important, telles que Pampelune et Bilbao où l'on observe, dès le début des années 1730, la performance régulière de toreros à pied. À la fin des années 1730, à Madrid et à Valence, l'organisation des spectacles taurins est confiée aux hôpitaux et aux institutions de bienfaisance. Les premières grandes arènes circulaires, construites en ouvrage de maçonnerie, pouvant accueillir plus de 5 000 personnes, apparaissent au milieu de XVIII^e siècle et consacrent l'autonomie du spectacle : celles de Madrid édifiées en 1749, possédant encore des parties en bois, celles de Séville dont les travaux commencent en 1759 succédant aux arènes en bois de 1733, celles de Saragosse en 1764, de Ronda en 1785, d'Aranjuez en 1797. Quelle que soit la diversité des foyers de codification, à la fin du siècle, les arènes importantes sont plus ou moins acquises aux normes tauromachiques andalouses qui définissent les principales techniques et mettent en ordre le spectacle : il est organisé en trois tiers de cinq minutes chacun, le protagoniste central est le torero à pied qui met à mort le taureau, le travail des picadors et le travail des *banderilleros* lui sont subordonnés, enfin cape, pique à cheval, banderilles, muleta, épée deviennent les seuls instruments utilisés. Un texte confirme ces avancées : *La tauromachie ou l'art de toréer* de Pepe Illo, publié en 1796, qui entend en exposer les règles et les *suertes* (techniques et gestes). Dans ce processus, la véritable innovation sociologique réside dans la dimension commerciale acquise par les spectacles taurins. Même si la police montée est encore chargée de dégager la piste occupée par la foule, l'intervention spontanée du public, qui plonge ses racines dans les jeux de rue populaires, est progressivement reléguée à une partie finale séparée du spectacle. Le divertissement taurin a changé de nature selon une évolution qui anticipe sur de nombreux éléments de la « sportisation ».

- 6 En Angleterre, à l'époque même où s'enclenche le passage des jeux traditionnels aux sports modernes, dans les années 1830 et 1840, les jeux taurins en terres britanniques connaissent leurs dernières heures, puisque le parlement les interdit en 1835, condamnant à la fois le *bullbaiting* (combats de chiens contre des taureaux) et le *bull running* (lâchers de bovins courus et combattus par les hommes sur la voie publique) qui avaient encore lieu fréquemment au XVIII^e siècle à Stamford, Tutbury ou Birmingham. En Espagne, la décennie des années 1830 marque au contraire une étape supplémentaire d'institutionnalisation de la corrida avec l'ouverture, à Séville, en 1830, de la première école de tauromachie à la suite d'une ordonnance royale de Ferdinand VII et la publication d'un deuxième texte codificateur, *La Tauromaquia* de Francisco Montes « Paquiro », surnommé le Napoléon des toreros pour avoir définitivement fixé les règles du spectacle. Pour l'historien Adrian Shubert (2002), à qui l'on doit une étude détaillée de l'histoire sociale de la tauromachie en Espagne, il se pourrait bien que la corrida fût le premier divertissement commercial de l'Occident, qui annonce les grands loisirs de masse avec près d'un siècle d'avance. Selon l'auteur, « ses équivalents étrangers sont le baseball professionnel aux États-Unis ainsi que le football et le cricket en Grande-Bretagne qui apparaissent dans les années 1870, un siècle après que la tauromachie soit déjà fermement établie en Espagne » (Shubert, 2004 : 10). On pourrait nuancer ses propos en soulignant que dans la deuxième moitié du XVIII^e siècle, les courses d'équitation sont également en passe de devenir des sports modernes et, comme la tauromachie, accordent aux animaux un rôle central que l'on ne retrouvera pas dans les sports codifiés à partir du XIX^e siècle.

Sport et tauromachie : même combat ?

- 7 La majorité des recherches sur le sport ne prêtent guère attention à la tauromachie, pas plus que les recherches sur la tauromachie ne relient leur analyse à une réflexion sur le sport. Pourtant les spécialistes des cultures sportives sont les premiers à reconnaître l'extraordinaire hétérogénéité de leur objet d'étude, mais la tauromachie leur paraît le plus souvent trop archaïque, folklorique ou traditionnelle pour prétendre à la modernité et à l'universalité sportive. De même, les études sur la tauromachie, qui pendant longtemps sont restées cantonnées à des travaux d'érudits *aficionados*, n'ont pas davantage suivi la piste d'un rapprochement entre les deux pratiques. Et ceux qui s'y essayent préfèrent généralement les opposer en affirmant que la tauromachie n'a rien à voir avec le sport, puisque là où le premier est un combat réel, le second est un combat mimétique, et là où le premier est une expression artistique, le second n'est au mieux qu'engagement physique et habileté technique. Si l'on dépasse les arguments d'ordre apologétique, ceux de la modernité contre l'archaïsme et ceux de l'artiste contre l'athlète, de nombreux points communs existent entre les deux pratiques, en dépit de certaines spécificités tauromachiques sur lesquelles le débat est ainsi engagé. La plupart des définitions du sport moderne s'accordent sur quatre composantes minimales qui, une fois réunies, le distinguent fortement des jeux traditionnels : un ensemble de situations motrices, un système de règles, un enjeu lié à la compétition et un caractère institutionnel (Augustin, 2007).
- 8 Du sport, la corrida possède incontestablement les attributs d'une activité physique en dépit des costumes qui, au premier regard, semblent inscrire la pratique dans le champ de la théâtralité, contre la rationalité sportive de l'efficacité. À l'instar des sports modernes, la corrida possède également un système de règles définies à partir de la norme espagnole partout où la corrida à pied est pratiquée : l'Espagne, la France, le Portugal, Le Mexique, la Colombie, le Venezuela, l'Équateur et le Pérou. Ces règles définissent tous les aspects du déroulement de la corrida : les normes architecturales et les équipements de l'arène, le rôle et la hiérarchie des acteurs, le poids et l'âge des taureaux, les artefacts utilisés par les hommes, la durée et les phases du spectacle. La corrida repose également sur un enjeu lié à la compétition, un enjeu qui serait double : celui de la confrontation entre l'homme et l'animal s'exprimant à travers une rhétorique de la domination et celui de la rivalité (*competencia*) entre les toreros. Chaque année, un classement (*escalafón*) prend acte du nombre de corridas réalisés par les toreros et des trophées qui leur ont été accordés (une oreille, deux oreilles, deux oreilles et la queue), même si le fait d'avoir obtenu le plus de contrats et le plus de trophées ne suffit pas dans une appréciation où les aspects qualitatifs et artistiques demeurent primordiaux. De ce point de vue là, la corrida se rapproche davantage du modèle artistique où la valeur se gagne par le respect de ses pairs, de la critique spécialisée, des *aficionados* et, faute d'arguments comptables suffisamment objectifs, par ce qu'acceptent de payer les arènes pour engager tel torero.
- 9 La corrida est une pratique fortement institutionnalisée. En Espagne, il existe un décret royal qui garantit le respect du règlement officiel sur les spectacles taurins et qui a une valeur supplétive lorsque les communautés autonomes n'en possèdent pas. De plus les toreros ont un statut professionnel, des syndicats défendent leurs intérêts et il existe des écoles de tauromachie pour les former. En revanche, à la différence de nombreux sports, il n'existe pas d'organisation de compétition reposant sur le modèle d'un championnat à

base territoriale auquel participeraient des individus ou des équipes. Les corridas sont soit organisées en fêria lorsqu'une arène propose un ou deux spectacles quotidiens coïncidant avec les fêtes de la cité, soit organisées en saison lorsqu'une arène propose une programmation de spectacles répartis sur l'année, comme le ferait un théâtre. Pour tenter une comparaison sportive, les corridas relèvent davantage de la logique des meetings, indépendants les uns des autres, que des championnats qui assurent une continuité territoriale et temporelle entre les événements.

- 10 Cependant, la particularité la plus saillante de la corrida procède assurément du caractère interspécifique de la confrontation homme/bovin, particularité à la vue de laquelle toutes les autres peuvent paraître négligeables. Rappelons que l'un des fondements majeurs de la modernité sportive repose sur le principe d'équité entre les adversaires qui s'affrontent. Selon ce principe, la dimension sportive de la tauromachie est contestable si on la cherche dans l'affrontement entre l'homme et la bête, puisque par définition les adversaires n'ont pas les mêmes armes ni le même rôle. L'issue normative de ce qui est en jeu n'est pas soit la mort de l'homme, soit la mort de l'animal, mais la manière dont le premier parvient à triompher du second dans le respect des règles imposées. Sous cet angle, dans la dramaturgie qu'elle engage, la tauromachie se rapproche davantage des sports où l'homme affronte les forces de la nature, l'alpiniste affronte le sommet, le navigateur l'océan, le surfeur les vagues, à la différence de taille que le taureau est un être vivant.
- 11 Une deuxième particularité procède de la violence inhérente à l'affrontement dans lequel les contacts, réglés ou accidentels, entraînent blessures et mort, faisant basculer la corrida dans la radicalité la plus extrême du sport de combat. Si la violence envers les animaux n'est pas un dénominateur commun de l'ensemble des pratiques tauromachiques, puisque certaines évitent tout contact avec l'animal, en revanche, la violence liée à la prise de risque des hommes est une constante, puisque l'affrontement n'a de valeur, dans les cultures taurines, que si les hommes se mettent en danger pour se mesurer à l'animal ou ne l'évitent que par leur courage et l'excellence de leur maîtrise technique. Quoi qu'il en soit, la corrida relève d'un processus de « sportisation » sinon incomplet, tout au moins atypique, puisque, pour Elias, les sports se sont modernisés par un abaissement du degré de la violence permise dans la mise en jeu des corps. On remarquera que le rugby, sport de contact et de combat, a suivi un processus de cet ordre, en abandonnant le *hacking* après des débats très houleux dans les années 1860-1870, puis en raccourcissant dans les années 1990 les poussées en mêlée afin de limiter les blessures. On notera cependant que la corrida n'est pas restée extérieure à ce processus au cours de son évolution. En témoigne, à partir du XVIII^e siècle, la disparition de nombreuses pratiques issues du registre de la guerre : la lance, la pique en demi-lune, les chiens. En témoignent, en 1928, l'adoption du caparaçon protégeant les chevaux des picadors et la suppression des banderilles de feu sanctionnant les taureaux impropres au combat. Contrairement à ce que le développement d'un bon sentiment généralisé à l'égard des bêtes voudrait faire croire, la sensibilité et les conceptions éthiques de chacun envers les traitements subis par les animaux dans leur ensemble, et ceux destinés aux jeux taurins en particulier, n'ont rien d'universelles. Partout où ils sont pratiqués, les jeux taurins sont autorisés en vertu de législations dérogatoires aux lois de protection des animaux propres à chaque pays.
- 12 Un autre point de vue est possible, tant la « sportisation » selon Elias semble contrecarrée par les évolutions actuelles de certains sports. La corrida, en ne se débarrassant pas de

tous ses éléments violents, finit paradoxalement par rejoindre une autre tendance évolutive des sports qui contredit l'euphémisation continue de la violence chère à Elias : le sport extrême. En effet, l'engouement actuel pour les sports extrêmes confirme une tout autre évolution de notre rapport au corps, à sa mise en danger et à la performance dans nos sociétés, à moins que le champ sportif ait toujours été traversé en réalité par des propriétés contradictoires. Sous cet aspect, la corrida et d'autres tauromachies professionnelles, en particulier celles qui se développent avec le plus de succès aujourd'hui, les courses de *recortadores* en Espagne et le *bull riding* sur l'ensemble du continent américain, s'inscrivent incontestablement dans une certaine modernité sportive.

Diffusion et transformations des cultures du rugby et de la corrida

Diffusion et transformations anglo-saxonnes des cultures rugbystiques

- 13 Le jeu moderne inventé dans les collèges britanniques et codifié en 1871 par la Rugby Union se diffuse d'abord au cœur de l'Angleterre, puis dans les marges de l'Écosse, de l'Irlande et du pays de Galles, et enfin dans les terres de l'Empire britannique. Au-delà des différences nationales, c'est l'organisation des rencontres internationales qui donne au rugby britannique sa cohésion. Le premier match international a lieu au stade d'Édimbourg entre l'Écosse et l'Angleterre en 1871. L'Irlande en 1875 et le pays de Galles en 1881 s'inscrivent dans ce concert. L'International Rugby Board, créé en 1888, réunit alors les représentants de la Rugby Football Union (1871), de la Scottish Football Union (1873), de l'Irish Rugby Football Union (1875) et de la Welsh Football Union (1881). L'IRB se positionne pour un amateurisme intransigeant interdisant toute compensation aux pratiquants, ce qui aboutira en 1893 à l'autonomie du rugby professionnel à treize, encadré par la Northern Union qui devient la Rugby League. Cette expansion déborde le cadre des îles Britanniques pour atteindre les terres lointaines, l'Australie, la Nouvelle-Zélande et l'Afrique du Sud.
- 14 En Australie, c'est d'abord à Sydney que les premières rencontres sportives s'effectuent entre émigrants, marins en escale et soldats en garnison. L'université de Sydney fonde le premier club australien en 1863 et une Sydney Rugby Football Union est créée en 1874 adoptant les règles en vigueur à Rugby. La diffusion du rugby officiel est cependant retardée par l'invention d'un jeu local codifié par un ancien élève de la Rugby School appelé *australian rules*. Elle est également concurrencée par le soccer qui se répand dans les classes populaires. À la différence de l'Australie, le rugby s'affirme en Nouvelle-Zélande comme majoritaire et populaire. Dès 1870, le rugby est introduit dans un établissement scolaire de l'île méridionale, le Nelson College, puis gagne Wellington et se propage rapidement dans les deux îles. Le pays est conquis en moins de quinze ans, sans résistances ni concurrence réelle avec d'autres sports notamment grâce au système éducatif qui l'utilise comme un vecteur égalitaire d'identité nationale et d'intégration des populations maori. Le rugby fait alors corps avec la société et les victoires de l'équipe nationale néozélandaise face aux équipes du Royaume-Uni en 1905 renforcent l'image d'une société en voie d'unification. Ce modèle se diffuse dans quelques îles du Pacifique, et notamment dans les Fidji, Samoa et Tonga. En Afrique du Sud, la situation politique est

bien plus complexe à la fin du XIXe siècle puisque se côtoient en effet deux colonies britanniques, le Natal et la colonie du Cap, deux républiques indépendantes boers, le Transvaal et l'État d'Orange, et enfin un territoire appartenant à une compagnie financière et commerciale, la Rhodésie. Le rugby est introduit dans les institutions scolaires de haut niveau puis diffusé par les militaires et les fonctionnaires. Les Afrikaners adoptent progressivement le jeu à quinze et l'équipe des premiers Springboks remporte de brillants succès en Grande-Bretagne lors des tournées de 1905, 1906 et 1913. Sur le plan racial, les mélanges n'existent pratiquement pas au rugby, du début à la fin du XXe siècle, reflétant en cela la dualité relative à l'apartheid (Bodis, 1998).

- 15 Au sein de ce processus de diffusion et de différenciation de la fonction sociale du rugby d'un territoire à l'autre à partir de la matrice britannique, l'Inde apparaît comme une anomalie. Le soccer et surtout le cricket s'y imposent alors que le rugby ne se diffuse pas dans la société. Il semble ici que le régime des castes, en particulier les interdits portant sur les contacts corporels entre membres de castes différentes, ait joué un rôle important dans l'échec de la diffusion à l'échelle du pays (Darbon, 2007, 2008). Dans un tout autre contexte, les États-Unis témoignent également d'une exceptionnalité forte. Dans les années 1870, dans les milieux universitaires, l'avantage est donné au rugby sous l'impulsion d'Harvard suivie par Yale, Princeton et Colombia. Progressivement s'opère un rejet du football et du rugby qui commence à l'université de Yale considérée comme le lieu fondateur du football américain. L'artisan de cette modernisation à l'américaine est Walter Camp qui, à partir de 1880, inscrit la mutation du rugby dans la logique de rationalisation à l'œuvre dans la société industrielle du nord-est des États-Unis. Les effets imprévisibles de la mêlée britannique (*scrum*) sont remplacés par le *scrimmage*, séparant les adversaires face à face par une zone neutre. Le terrain est rationalisé en y traçant des lignes pour mesurer à tout moment les progrès de l'équipe et le rôle des joueurs se spécialise. Les règles du football américain, exaltant les valeurs de la classe moyenne, sont définitivement constituées en 1913 et se répandent sur l'ensemble du territoire.
- 16 Sur le continent européen, seule la France s'est, après bien des crises, intégrée dans ce réseau. Le premier club sportif, le Havre Athletic Club est fondé en 1872, comprenant deux sections, l'une de *rugby football* et l'autre de *football association*. Ce n'est véritablement que dans les années 1880 que les associations sportives sur le modèle anglais se multiplient, souvent à l'initiative des résidents britanniques. La diffusion du rugby en France pose une double question. Pourquoi la France est-elle le seul pays hors de l'Empire britannique à avoir véritablement accueilli ce sport et pourquoi l'implantation du rugby s'est-elle cristallisée dans le Sud-Ouest de l'hexagone jusqu'à s'identifier à lui ? La réponse à la première question tient à la proximité géographique, économique et politique des deux pays et à l'influence des pédagogues français qui ont étudié les systèmes éducatifs de la Grande-Bretagne et mesuré le rôle qu'y jouait le sport (Augustin & Bodis, 1994 ; Bodis, 1994). La diffusion des sports collectifs dans le reste de l'Europe est plus tardive et se réalise à un moment où la pratique du football se généralise (Callède, 1993). En France, les grands clubs de rugby sont déjà en place, notamment dans le Sud-Ouest du pays où ils ont tissé un réseau de relations internationales qui les conforte dans leurs assises et voient la résistance au succès national et mondial du ballon rond comme un facteur d'unité (Augustin & Garrigou, 1995).

Diffusion et transformations ibériques des cultures tauromachiques

- 17 La découverte du Nouveau Monde constitue une phase majeure d'expansion des pratiques tauromachiques sur un continent qui ne connaît ni les chevaux, ni les bovins domestiques avant l'arrivée des conquistadors. Dès le XVI^e siècle, apparaissent les premiers jeux taurins dans les grandes villes de l'administration coloniale, calqués sur les corridas équestres de la métropole, qui tout en réjouissant la noblesse en arme participe à l'édification des peuples conquis. Les indigènes deviennent très tôt des protagonistes de premier plan lors de séquences qui leur sont réservées. Les *peones*, indiens, noirs, métis, participent ainsi aux nombreuses innovations techniques de la tauromachie qui caractérisent le XVIII^e siècle américain, puisant dans le double registre de la transformation des codes de la corrida ibérique et de la gestuelle inspirée des nécessités de l'élevage bovin. Dans les arènes urbaines et lors des fêtes rurales s'affirment alors un ensemble bigarré de techniques : poser des banderilles allongées sur le sol, utiliser la cape à cheval, utiliser le lasso pour maîtriser les bêtes, monter les bovins, les attraper par la queue pour les faire tomber (Maudet, 2006a).
- 18 L'émergence de la corrida moderne au milieu du XVIII^e siècle en Espagne puis sa diffusion hors de ces frontières marque une étape clé de la géographie des pratiques tauromachiques expliquant le caractère restreint de sa mondialisation. La corrida considérée comme le spectacle de la modernité tauromachique gagne l'ensemble de l'Espagne durant le XIX^e siècle ainsi que le Portugal et une partie de la France. Dans le Sud-Ouest européen, la diffusion de la corrida moderne participe à la codification des jeux taurins autochtones qu'elle rencontre en Gascogne, en Camargue et au Portugal, et avec lesquels elle finit par coexister sous des formes bien séparées (Saumade, 1998 ; Maudet, 2006b).
- 19 Au XIX^e siècle, la diffusion de la corrida moderne gagne aussi l'Amérique, lentement à partir des années 1830 puis de façon accélérée à partir des années 1880, éliminant très progressivement de l'arène les nombreuses formes tauromachiques syncrétiques nées de l'aventure coloniale. Ces jeux quitteront les arènes de la corrida moderne pour enrichir les rodéos en gestation. La diffusion de la corrida se déroule au cours d'un siècle marqué par les indépendances des nations issues de l'Amérique espagnole. Les unes rejettent la corrida, les autres la pérennisent, expliquant les fortes discontinuités de sa géographie actuelle en terre américaine. Le rejet de la corrida s'opère généralement au nom d'un double archaïsme politique et social : celui de l'allégeance à l'Espagne dont la corrida serait le symbole et celui du spectacle de la violence envers les animaux jugé rétrograde par les élites éclairées du XIX^e siècle qui embrassent les idées progressistes européennes. Ce rejet est d'autant plus important dans les pays où la forte immigration européenne de la fin du XIX^e siècle transforme rapidement la composition du peuplement : l'Argentine, le Chili, l'Uruguay et dans une certaine mesure le Brésil. À l'inverse, la pérennisation de la tauromachie sous la forme de la corrida moderne s'opère dans les pays où les traditions taurines connaissent déjà un très fort degré d'assimilation correspondant aux régions de colonisation ancienne : les Andes (vice-royauté du Pérou), les hauts plateaux mexicains (vice-royauté de la Nouvelle Espagne), c'est-à-dire des terres peuplées situées au cœur de l'organisation coloniale où les jeux taurins, sous diverses formes, ont très tôt été intégrés à la culture locale, blanche, indienne et métisse. Quoi qu'il en soit, au cours de cette phase d'ajustement s'ouvre une période marquée par le renforcement des techniques équestres

sur les techniques pédestres et par des crises successives du spectacle urbain de la tauromachie. Le champ est alors laissé libre à l'affirmation des jeux taurins issus du monde de l'élevage extensif qui deviendront des rodéos codifiés dans le cadre d'États-nations indépendants et adopteront le système sportif comme mode de régulation : rodéo étatsunien, *charreada* mexicaine, *toros coleados* vénézuéliens et colombiens, *rodeo chileno*, *vaquejada nordestina* au Brésil (Maudet, 1999).

La mondialisation inachevable de la corrida et du rugby

Les frontières stabilisées du rugby et de la corrida

- 20 Au regard des processus de mondialisation, les aires d'extension respectives du rugby et de la corrida s'inscrivent aujourd'hui dans des dynamiques spatiales différentes. Les frontières du rugby sont globalement stabilisées même s'il existe des extensions mineures (l'Italie intégrée au Tournoi des cinq nations) et des velléités d'expansionnisme. Les Coupes du Monde de rugby organisées depuis 1987 tentent de répéter le modèle planétaire et la temporalité événementielle qui consacre le succès du football mais ne parvient guère à véritablement élargir les territoires de la pratique. La Coupe du Monde de rugby qui s'est déroulée en 2007 en France, rassemblant 20 équipes issues des cinq continents, a bien été présentée par les organisateurs comme le troisième événement sportif mondial relayé par 250 chaînes de télévision, mais les nations concernées se limitent à celles du début du siècle dernier, réparties dans les hémisphères nord et sud. En revanche, de façon interne, les Coupes du Monde contribuent à populariser la culture rugbystique, ce que tous les amateurs ne voient d'ailleurs pas d'un bon œil dès lors qu'elles introduisent une marchandisation croissante. De même les frontières de la corrida sont en apparence fixées, mais elles sont beaucoup plus fragiles et localement enfoncées en raison des menaces qui pèsent sur des pratiques qui connaissent de nombreux détracteurs. La tendance historique à la rétraction géographique globale de la corrida qui a suivi les indépendances des pays latino-américains, se prolonge aujourd'hui par la disparition de certaines arènes qui dans un passé proche proposaient des corridas et qui, faute de législation nationale protégeant la tradition, ferment leurs portes sous la pression locale. Tel est le cas à la Paz en Bolivie ou à Guayaquil en Équateur. Il en va de même en Espagne où la carte taurine subit des recompositions internes depuis que la tauromachie dépend des communautés autonomes. Les Canaries abolissent la pratique dès 1991 et de nombreuses villes taurines catalanes se déclarent officiellement antitaurines bien que la pratique soit légale au niveau régional. Contrairement à une idée reçue, ce grignotage de l'espace tauromachique n'empêche en rien les spectacles d'augmenter en nombre, de se diversifier et de conquérir ponctuellement de nouvelles frontières. À mettre au compte des recompositions internes, il faut souligner l'extraordinaire développement en Espagne des jeux tauromachiques de rues et la croissance des spectacles de *recortadores*. Pour ce qui est des fronts pionniers et des incursions vers de nouveaux territoires, mentionnons les corridas organisées à Shanghai en 2004, sans mise à mort des taureaux. De façon moins anecdotique, au premier rang de ces nouvelles terres de corridas figurent les États-Unis possédant déjà par l'intermédiaire du rodéo une culture tauromachique affirmée. En effet, depuis une quinzaine d'années en Californie sont organisées des corridas portugaises, à l'initiative de la communauté

originaires des Açores, désignées sous l'appellation de *bloodless bullfighting*, c'est-à-dire un spectacle qui se déroule sans la moindre effusion de sang pour être en conformité avec les lois de protection des animaux. En outre, Las Vegas, haut lieu des finales internationales de rodéo, s'est également lancée en 2009 dans la programmation de corrida *bloodless* invitant les meilleurs matadors du moment. En dépit de ces évolutions, on peut considérer que les limites générales des terres de rugby et de corrida évoluent peu et ne s'orientent pas vers un rattrapage des limites atteintes par les grands sports universels.

- 21 Les raisons tiennent au moins à deux facteurs : les propriétés intrinsèques des pratiques et l'occupation emblématique de l'espace-monde par d'autres sports. La prise en compte des propriétés intrinsèques des pratiques ouvre l'analyse sur la question de la compatibilité ou de l'incompatibilité entre les cultures exportées et les terres réceptrices de l'innovation. Il est difficile d'aller trop loin dans cette voie sans courir le risque d'essentialiser les pratiques et de tomber dans un déterminisme culturaliste naïf. Pour autant, nous avons vu au sujet du rugby que la culture des Maori était sans doute mieux préparée à accueillir l'innovation que celle des Indiens du système des castes pour qui les contacts entre les corps demeurent problématiques. En revanche d'autres sports britanniques comme le cricket s'y sont parfaitement acclimatés prouvant qu'il ne s'agit en rien d'un rejet lié à l'origine territoriale du jeu. Pour la corrida, on a vu que l'existence de jeux taurins autochtones en Gascogne et en Camargue a facilité son implantation et a fini par délimiter peu ou prou les contours de la pratique en France. Retenons simplement que le rugby et la corrida, soit qu'ils exhibent le combat entre les hommes et les contacts violents entre les corps, soit qu'ils exhibent le combat homme/animal et la domination du premier sur le second, portent des valeurs qui ne sont pas reçues en tout lieu de la même manière. Pour ce qui est de la corrida, le rejet de plus en plus marqué de la vue du sang animal par les sociétés urbanisées, alors même qu'elles se sont largement développées sur leur capacité à produire des protéines animales par l'intermédiaire des abattoirs, est un frein puissant à toute extension de la pratique. Un autre facteur de mondialisation partielle et inachevable tient au partage sportif des territoires où les positions acquises peuvent apparaître comme une géographie de la maturité. En revanche, si les terres de conquêtes sportives sont rares et les limites des régions sportives relativement figées, les transformations économiques et techniques depuis la fin de la Deuxième Guerre mondiale ainsi que l'avènement d'une civilisation des loisirs transforment les caractéristiques même du système sportif. Les espaces médiatiques deviennent les nouvelles frontières de la géographie sportive, réactivées par les enjeux économiques des entreprises de télécommunication par-delà les limites géographiques des sports.

La territorialisation du rugby et de la corrida à l'épreuve de la médiatisation

- 22 La mondialisation partielle du rugby et de la corrida dans un contexte global de médiatisation accrue de la sphère des loisirs transforme les liens territoriaux entre les sports et les sociétés qui les produisent. La cohérence de la culture rugbystique, comme de nombreux sports d'équipe, repose depuis longtemps sur l'organisation de compétitions à différents niveaux territoriaux : local, national, international et mondial. Du derby local à la rivalité entre l'hémisphère Nord et l'hémisphère Sud, les processus d'identification entre les équipes et les sociétés qu'elles incarnent s'appuient sur un système selon lequel

la confrontation avec l'altérité renforce les liens de la commune appartenance. Le rugby par sa longue résistance au professionnalisme érigée en une éthique sportive désintéressée, qui ne fut possible que par une interaction forte des clubs et du milieu local, a sans doute exacerbé plus que d'autres sports les sentiments d'appartenance territoriale. En outre, la terminologie du rugby est trop explicitement marquée par les métaphores guerrières de la conquête territoriale pour ne pas avoir renforcé ces sentiments (Augustin, Garrigou, *op. cit.*). Les grands stades de rugby, Twickenham, Arms Park, Landowne Road, Inverleith... sont autant de hauts lieux et de bastions qu'il s'agit de défendre au sein d'un réseau transnational limité qui échappe aux relations internationales ouvertement mondialisées. Autrement dit, à l'échelle mondiale, le rugby définit un champ commun de pratiques limitées à quelques pays au sein desquels les acteurs se mesurent et se définissent les uns par rapport aux autres, chacun défendant le rang de sa nation. La cohérence de la culture tauromachique liée à l'exercice de la corrida ne fonctionne pas selon le même modèle. La terminologie s'appuie également sur une rhétorique de la domination territoriale définie à travers la notion de terrain, celui de l'homme et celui du taureau, et applique à ce dernier les valeurs guerrières de la noblesse et de la bravoure pour qualifier son comportement face à son adversaire. L'espace tauromachique est lui aussi structuré par des hauts lieux formant un réseau transnational de centralités circulatoires : Madrid, Séville, Nîmes, Mexico, Quito, Lima... En revanche, dans la corrida, il n'y a pas d'équipe ou d'individu qui représenterait un lieu ou une identité locale exclusive. Les toreros ont certes une origine, mais leur rôle est différent de celui que peuvent jouer des équipes ou des individus représentant leur petite ou grande patrie. L'habit de lumière, interchangeable, dénué de toute référence territoriale alors même que l'identité des toreros est bien connue, les confond tous dans une indistinction contraire à celle des maillots dans le sport. La corrida combine un chauvinisme avéré et un principe de reconnaissance de l'altérité qui est soumis à la subjectivité du triomphe plus qu'à l'objectivité de la victoire sportive. Précisons : lorsque vient à échouer un torero qui n'est pas du cru, il est renvoyé à son origine géographique, ce qui signifie dans le même temps un déni de son talent. Autrement dit, et en forçant le trait : « tu n'as pas triomphé, tu ne sais pas toréer, tu peux retourner chez toi... où d'ailleurs, personne ne sait toréer ». Mais s'il triomphe, le public se reconnaît en lui, quelle que soit son origine géographique, bien qu'il soit généralement plus facile d'y parvenir lorsque l'on est une figure locale. Le torero qui triomphe sort alors par la grande porte, ouverte sur la cité en signe d'adoption par la communauté. Le torero se voit comme naturalisé par le triomphe et la cité, en retour, renforcée dans son identité en créant l'événement et en montrant qu'il y a une valeur à avoir triomphé ici et pas ailleurs. Autrement dit : « tu sais toréer, tu as triomphé, tu es des nôtres... ainsi que tous les tiens ». Ce modèle de territorialisation par la corrida est d'autant plus original que dans toutes les arènes du monde flotte le drapeau espagnol, matérialisant un lien fort avec le pays d'origine de la pratique. Comparé au rugby, il serait impossible de voir le drapeau anglais flotter sur tous les stades de rugby sous prétexte que l'Angleterre a codifié et exporté ce sport. Nous avons bien affaire à deux processus différents de diffusion culturelle et d'identification territoriale qui pour autant tissent tous deux des liens très forts entre pratiques, lieux d'exercice et culture locale.

- 23 Dans ce contexte, la mondialisation partielle des cultures du rugby et de la corrida peut être un atout lié à un enracinement localisé, générateur d'identité collective fédératrice. Visiblement, la médiatisation accrue de la sphère de loisirs offerte par la télévision et le

développement d'Internet ne fait que renforcer les effets de cohésion interne, puisqu'elle rend visible aux yeux de tous les marques de distinction d'une culture localisée qui devient dans le système marchand une offre singulière. En ce sens, la mondialisation inachevable des territoires rugbystiques est compensée par la mondialisation en voie d'achèvement de la médiatisation rugbystique. Pour la corrida, les effets sont moins clairs. D'un côté la médiatisation d'une pratique restreinte est un facteur d'attraction qui se lit notamment dans le succès touristique de certaines férias (Séville, Quito, Carthagène de Indias) et de certaines arènes frontalières (Tijuana). De l'autre, elle favorise le rassemblement d'un nombre croissant de détracteurs, dispersés hors des terres de cultures taurines, qui développent à distance des moyens de pressions sur les sociétés « taurophiles » locales grâce aux outils de télécommunication moderne. Dans le cas du rugby comme de la corrida, le partage de valeurs au sein de communautés relativement fermées géographiquement ou socialement éclate, sans qu'il en résulte de façon mécanique des effets de dissolutions identitaires.

Conclusion

- 24 Les caractères géographiques de ces pratiques, les valeurs mises en scène par leur médiation et l'accroissement des sentiments d'identité territoriale sous l'effet d'une médiatisation croissante peuvent ainsi être interprétés comme des formes de résistance à la globalisation. Car en effet, dans le cas des sports internationaux ayant atteint tous les continents, et même si la mise en spectacle fait toujours l'objet de rivalités entre équipes ou entre individus sur des bases locales, régionales ou nationales, la diffusion mondiale peut confiner à la déterritorialisation sportive dès lors que tous les États pratiquent un même sport, quelle que soit leur culture. En revanche, dans le cas de cultures sportives partiellement mondialisées, la pratique et la mise en spectacle tendent à caractériser des régions spécifiques, à les différencier, participant ainsi d'une individualisation territoriale par le sport. Autrement dit : nous aurions d'un côté le foot, culture sportive nationale de tant de pays, qui ne parvient plus à connoter la spécificité territoriale en dépit des passions qu'il déchaîne, et de l'autre, des cultures non universelles, contenues dans des limites géographiques circonscrites, qui marquent et singularisent leur territoire d'exercice, quand bien même l'adhésion serait moindre et fortement concurrencée par des sports plus populaires. Déterritorialisation sportive contre territorialisation par le sport, telle pourrait être notre conclusion sur l'analyse des processus de mondialisation sportive, à partir de deux pratiques, le rugby et la corrida, interrogeant les catégories labiles de ce que l'on nomme sport.

BIBLIOGRAPHIE

AUGUSTIN J.-P., 2007. Géographie des sports, spatialités contemporaines et mondialisation. Paris, Armand Colin.

- AUGUSTIN J.-P., BODIS J.-P., 1994. Rugby en Aquitaine, histoire d'une rencontre. Bordeaux, coédition CRL d'Aquitaine/Auberon.
- AUGUSTIN J.-P., GARRIGOU A., 1985. Le rugby démêlé, essai sur les associations, le pouvoir et les notables. Bordeaux, Le Mascaret.
- AUGUSTIN J.-P., GILLON P., 2004. L'Olympisme : bilan et enjeux géopolitiques. Paris, Armand Colin.
- BENNASSAR B., 1993. Histoire de la tauromachie. Une société du spectacle. Paris, Desjonquères.
- BODIS J.-P., 1987. Histoire mondiale du rugby. Toulouse, Privat.
- BODIS J.-P., 1994. Le rugby d'Irlande. Identité et territorialités. Bordeaux, MSHA.
- BODIS J.-P., 1998. Le rugby en Afrique du Sud. Paris, Karthala.
- BOTO-ARNAU G., 2006. « Cádiz y la aparición del toreo moderno », *Revista de Estudios Taurinos*, 22 : 75-98.
- CAILLOIS R., 1967 [1958]. Les jeux et les hommes. Paris, Gallimard.
- CALLÈDE J.-P., 1993. Histoire du sport en France, du stade bordelais au SBUC 1889-1939. Pessac, MSHA.
- DARBON S., 2007. Une brève histoire du rugby. Paris, L'œil Neuf.
- DARBON S., 2008. Diffusion des sports et impérialisme anglo-saxon. Paris, MSH.
- DUNNING E., SHEARD K., 1979. Barbarian, gentlemen and players. Londres, Martin Robinson.
- ELIAS N., 1973. La civilisation des mœurs. Paris, Calman-Lévy.
- ELIAS N., DUNNING E., 1994. Sport et civilisation. La violence maîtrisée. Paris, Fayard.
- GARCIA-BAQUERO A., ROMERO DE SOLIS P. & VAZQUEZ PARLADE I., 1980. Sevilla y la fiesta de toros. Sevilla, Ayuntamiento de Sevilla, Bibliotecas de temas sevillanos.
- GUILLAUME ALONSO A., 1994. La tauromaquia y su génesis. Bilbao, Ediciones Laga.
- GUTTMANN A., 1978. From Ritual to Record: the Nature of Modern Sport. New York, Columbia University Press.
- HUIZINGA J., 1951 [1938]. Homo ludens. Paris, Gallimard.
- MAUDET J.-B., 1999. « Les territoires de la planète des taureaux », *Géographie et cultures*, 30 : 3-23.
- MAUDET J.-B., 2006a. « Le taureau marque son territoire (festivités taurines et identités territoriales du Sud-Ouest européen à l'Amérique latine) », *Annales de géographie*, 650 : 361-387.
- MAUDET J.-B., 2006b. « Tauromachie et géopolitique en péninsule Ibérique : la frontière Espagne/Portugal depuis l'arène », *Les Mélanges de la Casa de Velázquez*, 36(1) : 259-281.
- MAUDET J.-B., 2010. Terres de taureaux. Les jeux taurins de l'Europe à l'Amérique. Madrid, Casa de Velázquez.
- SAUMADE F., 1998. Les tauromachies européennes. Paris, Éditions du CTHC.
- SAUMADE F., 2008. Maçatl. Les transformations mexicaines des jeux taurins. Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux.
- SHUBERT A., 2002. A las cinco de la tarde. Una historia social del toreo. Turner, Real Maestranza de Caballería de Ronda.

SHUBERT A., 2004. « El toreo en la historia española », De toros, toreros y tendidos. Valencia, Centro Francisco Tomás y Valientes, UNED Alzira-Valencia : 5-29.

RÉSUMÉS

Le football, le basket, le tennis, le golf et bien d'autres pratiques sportives sont devenus mondialisés et participent à la globalisation économique. Mais d'autres cultures sportives n'ont pas réussi à s'étendre à l'ensemble de la planète et restent associées à des identités territoriales circonscrites. Le rugby, codifié au XIXe siècle à partir de la matrice anglo-saxonne, s'est d'abord implanté dans les nations britanniques et dans leurs prolongements de l'hémisphère Sud, avec quelques exceptions en Europe. La corrida, généralement exclue du champ sportif, est codifiée dès le XVIIIe siècle en Andalousie, gagne au XIXe siècle l'ensemble de la péninsule Ibérique et une partie de la France de même qu'elle se propage en Amérique à partir de la matrice hispanique coloniale. Ces deux cultures manifestent une globalisation partielle et interrogent les rapports, les définitions et les nomenclatures entre sports, jeux et cultures. Les pratiques, rugbystiques et tauromachiques, peuvent être considérées comme des formes de combat inscrites dans l'histoire de l'humanité et des mythologies modernisées où les rapports des hommes avec leur territoire et le rapport des hommes entre eux participent aux tensions actuelles entre le local et le global. Ces deux pratiques, largement diffusées mais enracinées dans des territoires restreints aux contours relativement stabilisés, soulignent ainsi qu'il existe une dialectique entre mondialisation et renforcement des identités territoriales autrement plus complexe que les anticipations finalistes faisant de la globalisation un processus d'uniformisation du monde.

Football, basketball, tennis, golf and many other sporting practices have become globalised and contribute to economic globalisation. However, other sporting cultures have not succeeded in spreading over the whole of the planet and instead remain associated with circumscribed territorial identities. Codified in the nineteenth century from the anglo-saxon matrix, rugby established itself first in the British nations and in their extensions in the southern hemisphere, with a few exceptions in Europe. Generally excluded from the sporting field, the *corrida* was codified as early as the eighteenth century in Andalusia, and spread in the nineteenth century to the whole of the Iberian peninsula and a part of France as well as in America from the Hispanic colonial matrix. These two cultures manifest a partial globalisation and question the relationships, definitions and nomenclatures between sports, games and cultures. Rugby and bullfighting practices can be considered as forms of combat inscribed in the history of humanity and in modernised mythologies where the relationships between human beings and their territory and the relationship of human beings with each other contribute to the current tensions between the local and the global. Widely spread but rooted in limited territories with relatively stable boundaries, these two practices thus emphasise that there exists a dialectic between globalisation and the reinforcement of territorial identities which is considerably more complex than those predictions that make globalisation a process of standardisation of the world.

INDEX

Mots-clés : rugby, tauromachie, mondialisation, identités, territoires.

Keywords : Rugby, bullfighting, globalisation, identities, territories

AUTEURS

JEAN-PIERRE AUGUSTIN

ADES, UMR 5185 CNRS jean-pierre.augustin@msha.fr

JEAN-BAPTISTE MAUDET

SET, UMR 5603 CNRS Université de Pau, IRSAM jean-baptiste.maudet@univ-pau.fr